

## **PAUVRETE**

De la **pauvreté** on sait déjà beaucoup. On sait que, depuis le milieu du XIXème siècle, des hommes s'organisent pour faire reculer progressivement la pauvreté : le salaire des ouvriers augmente de manière significative (il double en cinquante ans). Napoléon III et Bismarck mettent en place des protections pour les plus faibles. Des patrons inventent des « villes » pour leurs ouvriers, des intellectuels libéraux comme les anglais Keynes ou Beveridge invitent le système à prendre en compte (sous forme d'impôts et de prestations sociales) les maux des plus pauvres : le besoin, la maladie, l'ignorance, la misère et l'oisiveté. En même temps qu'ils invitaient à « *changer la répartition des richesses* » et « *à modifier nos habitudes* » de vie et de consommation.

Aujourd'hui, en 2010, plus d'un milliard de personnes sont soumises à la torture de la faim (et c'est une première depuis plus de dix ans : ils étaient 923 millions en 2008, 850 millions en 2007 et 815 millions en 2003) : alors que le développement permettrait aujourd'hui de nourrir le double de la population du monde, 83.000 personnes meurent chaque jour de faim. Plus près de nous : en Europe, comme en France, près de 15% de la population vit déjà sous le seuil de pauvreté ; en Vaucluse, terre de contraste (comme toutes les terres), plus du quart de la population vit au-dessous du seuil de pauvreté.

Le moins que l'on puisse dire est que notre monde (y compris notre monde quotidien) est assez inégalitaire. Et les choses ne s'arrangent pas vraiment

Dans notre société, plus que des travailleurs exploités (comme c'était le cas au XIXème siècle), les pauvres sont aujourd'hui des « accidentés de la vie » : des jeunes qui ne bénéficient pas des liens traditionnels de la famille (désaffiliation) ; de ceux qui sont sortis du système scolaire sans qualification (dont Jacques Marseille, historien de l'économie, affirme que le nombre est le même depuis 1995) ; et de la cohorte des prisonniers, des personnes victimes de ruptures affectives, de problèmes de santé, de conduites dépressives et addictives (alcools, produits, médicaments), de ces femmes seules contraintes d'élever leurs enfants avec des revenus indignes, des horaires coupés qui dérèglent la vie familiale, des pensions alimentaires inexistantes ou pas payées.

## **EXCLUSION**

De l'**exclusion sociale**, on sait encore beaucoup d'autres choses. Le père Joseph Wresinski nous a appris à comprendre qu'il s'agissait là « *d'une violation des droits de l'homme* »<sup>1</sup> qui découle non pas d'une fatalité mais d'une mauvaise gestion du présent : « *Il y a donc quelque chose de pervers dans les structures économiques et politiques qui permettent que se côtoient tant de richesses et de possibilités et tant de pauvreté* », comme le soulignait un des groupes de travail du Conseil Economique et Social.

Et bien d'autres nous aident à nous repérer dans le dédale de nos évitements sociaux, de nos bonnes volontés et de nos réalités économiques présumées incontournables. Hélas, pour beaucoup, « *l'exclusion (reste) , un accroc, un malheur, un effet secondaire indésirable du fonctionnement économique auquel, dans la mesure du possible, il faut remédier, à condition d'assurer le fonctionnement du système.* »<sup>2</sup> Rien d'étonnant, dans ces conditions si le phénomène de l'exclusion suscite notre compassion au détriment d'une réelle volonté de « *considérer la lutte contre l'exclusion sociale comme une priorité nationale* » Au fond, face à l'exclusion et à la peur qu'elle engendre (au regard de ses effets sur les personnes comme au regard du risque qu'elle nous atteigne à notre tour) la compassion n'est que la marque du désir de notre protection plus que celle de notre volonté de changer les choses. Nous oublions le plus souvent le poids d'immobilité et d'enfermement mortifère que l'exclusion porte en elle pour qui en est frappé. Me revient en mémoire les vers aigre-doux de Rainer Maria

---

<sup>1</sup> Rapport « *Grande pauvreté et précarité économique et sociale* », rapport présenté au nom du Conseil Economique et Social par M. Joseph Wresinski (10-11 février 1987).

<sup>2</sup> Ignace Berten, *Christ pour les pauvres*, Cerf (1989), p. 45.

Rilke : « *Ce qu'ils me veulent ? Que doucement je défasse l'apparence d'injustice qui gêne parfois, un peu, le clair mouvement de leurs âmes.* »<sup>3</sup> Comme une exigence de clarté, à tout le moins. Que voulons-nous vraiment (au-delà des déclarations d'intention des multiples sommets que nous avons inaugurés et inaugurons encore aujourd'hui (l'année 2010 vient encore d'être proclamée « année européenne de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale ») ?

## FRATERNITE

Mais réduire à deux termes les mots pour décrire une réalité, rend souvent la réalité boiteuse. C'est souvent dans l'invention d'un troisième terme que vient la circulation du sens. Ce troisième terme est, pour moi, celui de **fraternité**.

« Qu'as-tu fait de ton frère ? » C'était le beau titre, repris par le conseil permanent de la Conférence des évêques de France en octobre 2006, à la veille d'élections importantes, pour nous inviter à conformer nos votes à l'attention aux plus déshérités d'entre nous.

Mais qu'est-ce qu'un frère ?

## La bible

Dans un premier temps, la Bible n'est guère encourageante dans ce domaine. En guise de frères, le **Premier Testament** nous offre Caïn tuant Abel pour un obscur motif de jalousie (Gn 4,1ss), Jacob volant son droit d'aînesse à son frère Esaü (Gn 27,1ss), Joseph vendu à une caravane de marchands par ses frères jaloux de l'amour que lui porte leur père (Gn 37,1ss). Il faut attendre les frères Macchabées pour trouver une alliance fraternelle à l'occasion d'une lutte contre les faux dieux que les rois Grecs (Démétrius et Antiochus) veulent leur imposer. Nous sommes moins de deux siècles avant Jésus-Christ !

Pourtant si la fraternité est quelque peu houleuse, il faut souligner que le rapport fraternel au pauvre est un des messages essentiels du Premier Testament, comme par exemple :

✠ l'invitation du livre du Lévitique : « *Si ton frère devient pauvre... Si ton frère a des dettes, tu ne l'asserviras pas.* »<sup>4</sup> ;

✠ la déclaration d'Isaïe, au chapitre 58, dont nous reparlerons : « *Devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas le jeûne qui me plaît, dit le Seigneur, n'est-ce pas faire tomber les chaînes injustes... ?* »

Après s'être interrogé sur « *qui sont mes frères ?* », **Jésus** dira : « *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère.* »<sup>5</sup> Et la fin de l'évangile de Matthieu vient préciser cette fraternité : « *Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger ; ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous recueilli ; ou nu, et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade, ou en prison, et sommes-nous allés vers toi ? Et le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous les avez faites.* » (**Matthieu 25,34-40**)

Ce que vous « avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères » : avec l'Évangile, la fraternité avec le plus petit devient la mesure de notre relation et de la qualité de notre relation avec Dieu. Le souci de l'autre pauvre dans ses besoins élémentaires est le lieu même de notre relation au Père, et pas une matière à option. La parabole de Lazare et du riche (Luc 16,19ss), l'invitation à inviter le pauvre en premier (Luc 14,12), le récit du lavement des pieds (Jean 13,1ss), la première prédication de Jésus à Nazareth (Luc 4,1ss) sont autant de témoignages de cette dimension propre à la foi chrétienne : « *L'ouverture à Dieu entraîne l'ouverture aux*

---

<sup>3</sup> Rainer, Maria RILKE, *Les Elégies de Duino, Première élégie*, Points poésie (2006), p. 15.

<sup>4</sup> Lévitique 25,25-39.

<sup>5</sup> Matthieu 12,48-50.

*frères et à une vie comprise comme une mission solidaire et joyeuse* »<sup>6</sup>, affirme Benoît XVI dans la conclusion de sa dernière encyclique.

Du coup, « frère » est le nom que se donneront les premiers chrétiens entre eux : pour mieux signifier ce lien nouveau à Dieu qui passe par l'autre. Pour dire aussi, qu'entre eux il n'y a plus de grades ni de pouvoir liés à la position sociale. Le baptême les fait tous égaux (ce que reprendra le concile Vatican II, LG 32, par exemple).

L'histoire oblige à constater que cette « évidence » ne trouve pas si facilement sa place dans la pratique des chrétiens !

## **L'histoire et la modernité**

La fraternité fait partie de **la devise** de la France (« Liberté, Égalité, Fraternité »), qui a été mise en place par la constitution de la république française adoptée le 4 novembre 1848, à l'article IV : « Elle (la République française) a pour principe : la liberté, l'égalité et la fraternité. » Même si la fraternité est un terme clé de la Révolution française : « Salut et fraternité » était le salut des révolutionnaires de 1789. La fraternité est donc une conquête récente dans notre civilisation !

C'est cette conquête à conquérir dont parle **Victor HUGO** à l'Assemblée Nationale, le 9 juillet 1849<sup>7</sup> : « Vous avez sauvé la société régulière, le gouvernement légal, les institutions, la paix publique, la civilisation même. Vous avez fait une chose considérable... Eh bien ! Vous n'avez rien fait [...] Vous n'avez rien fait tant qu'il y a au-dessous de vous une partie du peuple qui désespère ! Vous n'avez rien fait, tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain ! Tant que ceux qui sont vieux et ont travaillé peuvent être sans asile ! Tant que l'usure dévore nos campagnes, tant qu'on meurt de faim dans nos villes tant qu'il n'y a pas des lois fraternelles, des lois évangéliques qui viennent de toutes parts en aide aux pauvres familles honnêtes, aux bons paysans, aux bons ouvriers, aux gens de cœur ! Vous n'avez rien fait, tant que l'esprit de révolution a pour auxiliaire la souffrance publique ! »

**Charles Péguy**, mort en 1914, à 41 ans, viendra nourrir cette fraternité de son verbe exigeant : « Le devoir d'arracher les misérables à la misère et le devoir de répartir également les biens ne sont pas du même ordre... par la fraternité nous sommes tenus d'arracher à la misère nos frères les hommes ; c'est un devoir préalable... (car) il suffit qu'un seul homme soit tenu sciemment, ou, ce qui revient au même, sciemment laissé dans la misère pour que le pacte civique tout entier soit nul ; aussi longtemps qu'il y a un homme dehors, la porte qui lui est fermée au nez ferme une cité d'injustice et de haine » (éd. Acte Sud Labor L'Aire, coll. Babel, 1993, p. 55)

**Jacques Attali** appellera à sortir d'une certaine candeur d'évidence : « On peut essayer de définir la fraternité comme un ordre social, dans lequel chacun aimerait l'autre comme son propre frère. [...] La fraternité est un but de civilisation, pas un état de nature. » (Fraternités, Éd. Fayard, 1999).

Rien n'est donné en fait de fraternité ! Tout est toujours à construire. Ce que confirme un **Régis Debray**<sup>8</sup> : « La fraternité consiste à faire famille avec ceux qui ne sont de la famille, à traiter en semblables ceux qui ne nous ressemblent pas... C'est vraiment un exercice difficile... Je crois que la fraternité est une notion subversive, âpre, ce n'est pas la « semaine de bonté ». Fraternité rime avec adversité... La fraternité, c'est faire face ensemble au malheur et, généralement, à l'oppression. » L'oppression idéologique n'étant pas moindre qu'une autre !

Dans sa dernière encyclique, **Benoît XVI** manifeste à son tour cet écart et le chemin de sa réduction : « La société toujours plus globalisée nous rapproche, mais elle ne nous rend pas frères. La raison, à elle seule, est capable de comprendre l'égalité entre les hommes et d'établir une communauté de vie civique, mais elle ne

---

<sup>6</sup> Benoît XVI, *Caritas in veritate*, Conclusion.

<sup>7</sup> Victor Hugo, *Discours sur la misère*.

<sup>8</sup> Régis Debray, *Le moment fraternité*, Gallimard, (2009).

*parvient pas à créer la fraternité. Celle-ci naît d'une vocation transcendante de Dieu Père, qui nous a aimés en premier, nous enseignant par l'intermédiaire du Fils ce qu'est la charité fraternelle. »<sup>9</sup>*

## REALITES D'ACCUEIL

A quelques-uns (dont le « Mas de Carles » et « Vogue la Galère »), partant de notre réalité d'accueil et d'hébergement de personnes en grande difficulté, dans le cadre d'une union d'associations qui s'appelle « Voisins et Citoyens en Méditerranée », domiciliée à Marseille, nous avons tenté de répondre à nouveau à deux questions qui reviennent sans cesse : que signifie le mot « insertion » ? Quels retours positifs peuvent attendre les personnes accueillies de leur séjour dans nos lieux d'accueil ?

### Insertion

De plus en plus, nous vient le sentiment que la (grande) pauvreté est devenue inassimilable, en raison de l'**écart** fabuleux qui s'est creusé entre riches et pauvres : un écart tel que tomber dans la pauvreté semble être devenu une fatalité dont on ne revient pas et dont chacun cherche à se protéger comme il peut : comme si « chacun pour soi », pouvait être une garantie d'y échapper.

L'écart se creuse au point que 58% de la population du monde vit avec moins de deux dollars par jour. Dans un texte récent Patrick Viveret, philosophe, constate : « Quand à l'échelle planétaire 225 personnes dont le revenu cumulé est égal à celui de 2,5 milliards d'être humains, ou lorsque trois personnes ont l'équivalent de la richesse nationale des 48 pays les plus pauvres, on est dans la **démésure**... Avant l'entrée dans le tsunami financier, les échanges monétaires étaient de l'ordre de 3.200 milliards de dollars par jour. Sur ces 3.200 milliards, la part qui correspondait à des biens et des services réels était de 2,7% exactement... Le programme des Nations Unies pour le développement avait mis en évidence qu'à peine un quarantième des sommes qui sont dépensées dans les budgets militaires, dans l'économie des stupéfiants et même dans la publicité... représentait plus de quarante fois les sommes qui correspondrait aux besoins vitaux de l'humanité... alors que dans le même temps on continue à prétendre que les caisses seraient vides sur le traitement de la question sociale ou de la question écologique. »<sup>10</sup> Tout cela fait problème aujourd'hui, simplement parce qu'on le sait !

Ici, on voit bien que le travail se raréfie, qu'il demande de plus en plus de compétence pour être exercé : compétences techniques, compétences relationnelles fortes, exigence d'avoir à porter l'image de l'employeur et de la société qui vous emploie, etc. !

Du coup, que veut dire l'insertion des plus faibles, des moins chanceux, des moins formés, dans cette situation ?

D'abord, à nos yeux, rien d'autre que pouvoir se poser quelque part ! Se poser et pouvoir rester là le temps qu'il faudra pour lui : pour cet homme là (et non pour conforter mes statistiques, pour répondre aux exigences des financeurs institutionnels ou aux impératifs jamais justifiés de mon sens de l'humain). Parce que l'homme est premier. Parce qu'il est la vraie richesse de notre monde, nous décidons de mettre **l'homme au centre** ! Entre la rue ou l'insertion, doit pouvoir exister un espace reconnu pour permettre aux femmes et aux hommes en grande difficulté d'entrer dans la dynamique d'une reconstruction ; un espace et le temps nécessaire pour entrer dans un mouvement de réappropriation de soi et de son environnement, hors des parcours d'insertion habituellement proposés. Car beaucoup sont alors dépourvus des moyens (physiques, intellectuels, psychologiques, de formation et de santé) ou de la capacité d'acquérir, et parfois pour un long temps, les moyens d'une insertion rapide et professionnelle. Quand d'autres font délibérément le choix de ce mode de vie pour mieux tenir debout !

Simplement, parce que l'humain en l'humanité est primordial. Vous connaissez tous la petite musique de Maurice Bellet : *Qu'est-ce qui nous reste ? Qu'est-ce qui reste quand il ne reste rien ? Ceci : que nous soyons humains envers les humains, qu'entre nous demeure l'entre qui nous fait hommes. Car si cela venait à manquer nous tomberions dans l'abîme, non pas du bestial, mais de l'inhumain ou du déshumain, le monstrueux chaos de terreur et de violence où tout se défait (...)* Il n'y a rien à ajouter à cet infime et pur

---

<sup>9</sup> Benoît XVI, *Caritas in veritate*, 19. "...abandonné au seul principe de l'équivalence des biens échangés, le marché n'arrive à produire la cohésion sociale dont il a pourtant besoin pour bien fonctionner." (*Caritas in veritate*, 35).

<sup>10</sup> Patrick Viveret, interview donné au « Journal de l'action sociale » – janv. 2010.

*commencement ; surtout pas ce qui fonderait, justifierait, expliquerait, etc. Il n'y a qu'à s'enfoncer dans cette sobre tendresse sans mesure ; alors tout sera donné, qui ne s'ajoutera pas, mais fructifiera à l'infini. »<sup>11</sup>*

*C'est que nous avons définis ensemble dans la charte des « lieux à vivre » : Le respect des personnes est l'essentiel de nos pratiques et de nos propositions.  
Nous affirmons que chacun a un avenir et doit pouvoir sortir de la spirale des contraintes imposées par la misère pour accéder au projet et au choix. »*

Et parfois, cela fait révolution dans les systèmes qui accompagnent nos actions.

### **Retours de droits**

Avec le rêve de permettre aux personnes qui résident dans nos lieux d'hébergement de toucher des **points retraites**, nous avons décidé de valoriser la **Validation des acquis de l'expérience**, ce qui se contracte en VAE !

Parce qu'ils restent longtemps dans nos lieux, parce que notre règle est de permettre à chacun de révéler qui il est à travers le partage d'une activité, alors l'apprentissage du bon geste et du geste sûr devient évident.

*Cela aussi est inscrit dans la charte des « lieux à vivre » : « Chaque habitant est appelé selon ses talents à participer, à construire « le bien-être collectif ». Il se voit offrir la possibilité d'exercer des activités de qualité, fondatrices de sa reconstruction physique, mentale, sociale et citoyenne. De telles activités demandent la mise en œuvre de réelles compétences que nous nous engageons à faire reconnaître formellement. »*

Et devient évident qu'au bout d'un certain temps les compétences développées et mises en pratique doivent pouvoir être reconnues sous la forme d'un diplôme validant l'expérience. C'est pourquoi, en novembre 1999, « VCM » a démarré une recherche-action « Validation des Acquis de l'Expérience » par convention avec la D.G.E.F.P. et proposait, deux ans plus tard, en mars 2001, une proposition de la méthode « attestation d'activité », validée en septembre 2001 par la DGEFP dans la circulaire « nouveaux services –emplois jeunes », selon une méthode simplifiée.

Et depuis, ça roule !

Au mas, trois résidents ont accédé à des CAP (deux en maraîchage et un en conduite de troupeau de chèvres et activité fromagère). Un quatrième se lance cette année dans l'aventure (arboriculture, oliviers).

Bien sûr, cela prend de l'énergie et du temps : le temps pour chacun de raconter ce qu'il fait et comment il le fait ; parfois le temps de réapprendre à lire et à écrire ; pour l'un, le temps de réapprendre à parler distinctement... Mais ça marche !

Bien sûr, encore, cela ne résout pas tout. Contrairement au souhait de certains travailleurs sociaux (« Puisque vous avez un diplôme vous allez pouvoir quitter le mas et aller travailler ») ils ne partent pas forcément, ni tout de suite. Ils ne partiront peut-être jamais. Mais ils acquièrent aux yeux de tous une légitimité technique et humaine. Et à leurs propres yeux, une assurance et une redécouverte de l'estime que l'on avoie pour soi. L'accueil d'une responsabilité dans leur vie : « Moi, maintenant, je sais pourquoi je me lève ! », m'a encore dit récemment le chevrier. L'essentiel, en quelque sorte !

### **CONCLUSION**

Tout cela, nous à une réflexion sur notre propre **vulnérabilité**, à nous nous positionner face aux **fausses évidences** de certains de nos discours et de nos pratiques<sup>12</sup> : celle, par exemple qui préside souvent (et

<sup>11</sup> Maurice Bellet, *Incipit*, DDB (1992), p. 8,23-24.

<sup>12</sup> Par rapport au logement : c'est le temps de la parution du rapport de la Fondation Abbé Pierre sur le mal logement : comment faisons-nous concrètement avancer la question de la construction du 20% de logement social là où nous habitons : sur les 345.000 ménages mal logés en PACA, 240.000 sont des personnes à bas revenus, pas forcément des gens qui cumulent les problèmes des personnes hébergées au mas, mais qui n'ont plus que ce genre de solution pour ne pas se retrouver à la rue ! Cela n'empêche pas les riverains plus aisés de s'opposer à leur construction (cf. ce qui se passe dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, par exemple, où les riverains multiplient les recours et préfèrent laisser les immeubles en friche ... contre toute évidence.

malgré nous) par rapport à nos fonctionnements intellectuels et de charité, pour nous permettre d'entendre que « *la personne pauvre... n'est pas seulement à protéger mais qu'elle est un citoyen à part entière qui peut avoir part au débat et à la décision* » (Jean-Yves Baziou) ; pour nous souvenir que « *le christianisme renverse l'aristocratie de la charité en élargissant cette attitude aux abaissés* », en acceptant d'accueillir chaque matin cette bonne nouvelle : il n'y a qu'un seul monde et non des charitables d'un côté et des pauvres destinés à le rester de l'autre, servant de « *prétexte à la valorisation de l'aidant* », avec le risque de l'inversion des valeurs : l'essentiel ne serait plus la disparition de la pauvreté, mais la beauté de mon geste ! Par rapport à notre regard sur les pauvres : ne serait-ce que de penser au poids de la réalité de l'intelligence collective qui nous échapperait à refuser d'accueillir les exclus ; ils sont une part de notre intelligence collective et de nos savoir-faire (comme avec ce qui se passe autour de la VAE, par exemple) !

## CONCLUSION DES CONCLUSIONS

Je crois que nous sommes invités à **sortir de nos compassions** et de nos modèles compassionnels pour nous tourner vers la recherche de vraies solutions, pour et avec les personnes qui sont confiées à notre charité. En témoignage, cette page du cardinal Etchegaray : « *Dans une société où tout se bureaucratise, selon le mot d'Emmanuel Mounier, l'homme « a besoin d'éprouver l'amour à bout portant », la charité à portée de main, d'une main artisanale, mais qui sait, comme dit Pascal, que « l'homme passe infiniment l'homme ». La charité d'aujourd'hui doit souvent devenir la justice de demain. Loin d'entraver la justice, la charité affine son regard et permet de repérer des coins jusque-là inconnus, de défricher des espaces qu'elle livre ensuite à la justice dont elle élargit sans cesse le domaine.*

*La charité demeure toujours au cœur des combats pour la justice car, dépassant le froid équilibre des droits, elle puise dans l'amour de Dieu des forces créatrices illimitées pour aimer les autres au-delà de toute justice. Partager par amour conduit plus loin dans le partage que partager par justice. Le lépreux a « droit » à ce que la société le soigne, il n'a pas « droit » au baiser de François d'Assise – mais il en a besoin pour être comblé de joie. »<sup>13</sup>*

Reprise par Vogue la Galère  
Débat avec les personnes présentes

O.P.  
le 6.05.2010

---

Par rapport à l'accueil de la différence : comment accueillons-nous concrètement les « autres, étrangers ou voyageurs de nos sociétés de sédentaires ? Comment aidons-nous nos élus à résoudre positivement la question des aires de stationnement pour les gens du voyage, comme la loi y invite. ? Or on sait bien que, si un certain nombre d'élus souhaitent les mettre en place, beaucoup de leurs administrés n'en sont pas encore là !

Par rapport à nos fonctionnements économiques : quand accepterons-nous, seulement, de penser que notre fonctionnement économique (basé sur l'actionnariat et le profit généralisé) est une fatalité et non le choix de quelques-uns pour toujours plus de profits. Sommes-nous de ceux qui faisons notre cette analyse (dans la perspective de faire, nous aussi, un peu plus de profit) ou acceptons-nous d'entrer dans la contestation de ces choix, de cesser de cultiver dans nos têtes les « connivences » avec toutes ces entreprises qui appauvrissent, excluent, mettent de côté... au nom de la réussite du système ? Pouvons-nous continuer à penser que les pauvres ne seraient que le prix à payer pour le bon fonctionnement du système : « *Il faut considérer comme erronée la conception de certains qui pensent que l'économie de marché a structurellement besoin d'un quota de pauvreté et de sous-développement pour pouvoir fonctionner au mieux* », prévient Benoît XVI (Caritas in veritate, 35). En écho retentit le cri de Paul VI d'avoir à « *promouvoir tout homme et tout l'homme* » (Populorum progressio, 14) et l'invitation à nous laisser accompagner par la nécessité de la promotion du bien commun : « *C'est une exigence de la justice et de la charité que de vouloir le bien commun et de le rechercher. Œuvrer en vue du bien commun signifie d'une part, prendre soin et, d'autre part, se servir de l'ensemble des institutions qui structurent juridiquement, civilement, et culturellement la vie sociale qui prend ainsi la forme de la polis, de la cité. On aime d'autant plus efficacement le prochain que l'on travaille davantage en faveur du bien commun qui répond également à ses besoins réels.* » (Caritas in veritate, 7)

<sup>13</sup> Cardinal Roger ETCHEGARAY, *J'ai senti battre le cœur du monde*, Fayard (2007), p. 366.